





BRITANNICUS,  
TRAGEDIE.

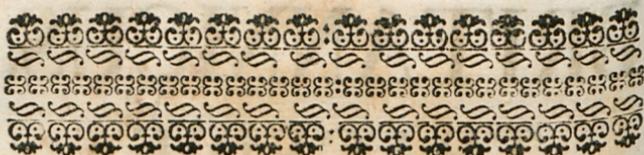
EN CINQ ACTES

PAR MONSIEUR DE RACINE.



VIENNE EN AUTRICHE,  
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,  
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale,  
& Royale.

MDCC LII.



## ACTEURS.

NERON, Empereur, Fils d'Agrippine.  
BRITANNICUS, Fils de l'Empereur  
Claudius.

AGRIPPINE, Veuve de Domitius Eno-  
barbus, Père de Néron, & en se-  
condes nôtces Veuve de l'Empe-  
reur Claudius.

JUNIE, Amante de Britannicus.

BURRHUS, Gouverneur de Néron.

NARCISSE, Gouverneur de Britanni-  
cus.

ALBINE, Confidente d'Agrippine.

GARDES.

*La Scène est à Rome, dans une Chambre  
du Palais de Néron.*





BRITANNICUS.  
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.  
SCÈNE PREMIÈRE.

*AGRIPPINE, ALBINE.*

ALBINE.

**Q**Uoi! tandis que Néron s'abandonne au  
sommeil,  
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?  
Qu'errant dans le Palais, sans suite & sans  
escorte,  
La mère de César veille seule à sa porte?  
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.

A 2

Je

Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me  
 cause,  
 M'occuperont assez tout le tems qu'il repose.  
 Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.  
 Contre Britannicus Néron s'est déclaré.  
 L'impatient Néron cesse de se contraindre.  
 Las de se faire aimer il veut se faire craindre,  
 Britannicus le gêne, Albine, & chaque jour,  
 Je sens que je deviens importune à mon  
 tour.

A L B I N E.

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il re-  
 spire?  
 Qui l'avez apellé de si loin à l'Empire?  
 Vous qui deshéritant le fils de Claudius,  
 Avez nommé César l'heureux Domitius?  
 Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrip-  
 pine.

Il vous doit son amour.

A G R I P P I N E.

Il me le doit, Albine.  
 Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi.  
 Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

A L B I N E.

S'il est ingrat, Madame! Ah! toute sa con-  
 duite  
 Marque dans son devoir une ame trop instruite.  
 Depuis

Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il  
fait,

Qui ne promette à Rome un Empereur par-  
fait ?

Rome depuis deux ans par ses soins gouver-  
née,

Au tems de ses Consuls croit être retournée,

Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant

A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

A GRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point in-  
juste.

Il commence, il est vrai, par où finit Auguste.

Mais crains que l'avenir détruisant le passé,

Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.

Il se déguise envain. Je lis sur son visage,

Des fiers Domitius l'humeur triste & sauvage.

Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur  
sang,

La fierté des Nérons, qu'il puisa dans mon  
flanc.

Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.

De Rome pour un tems Caius fut les délices :

Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,

Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Que m'imporre, après tout, que Néron plus  
fidèle

D'une longue vertu laisse un jour le modèle!  
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat,  
 Pour le conduire au gré du Peuple & du Sénat?  
 Ah! Que de la Patrie il soit, s'il veut, le père.  
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est  
 sa mère.

De quel nom cependant pouvons - nous apeler,

L'attentat que le jour vient de nous révéler?  
 Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,  
 Que de Britannicus Junie est adorée :

Et ce même Néron, que la vertu conduit,  
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit.

Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui  
 l'inspire?

Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?  
 Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité,  
 Punit sur eux l'apui que je leur ai prêté?

A L B I N E.

Vous leur apui, Madame?

A G R I P P I N E.

Arrête, chère Albine,  
 Je sai que j'ai moi seule avancé leur ruine,  
 Que du trône où le sang l'a du faire monter,  
 Britannicus par moi s'est vu précipiter.  
 Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie,  
 Le frère de Junie abandonna la vie :

Sila-

Silanus, sur qui Claude avoit jetté les yeux,  
 Et qui comptoit Auguste au rang de ses aieux.  
 Néron jouit de tout, & moi pour récompense,  
 Il faut qu'entr'eux & lui je tienne la balance:  
 Afin que quelque jour par une même loi,  
 Britannicus la tienne entre mon fils & moi.

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.  
 Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins super-  
 flus!

AGRIPPINE.

Je la craindrois bientôt, s'il ne me craignoit  
 plus.

ALBINE.

Une injuste fraieur vous allarme peut-être.  
 Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il  
 doit être,  
 Du-moins son changement ne vient pas jusqu'à  
 nous,

Et ce sont des secrets entre César & vous.  
 Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,  
 Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa  
 mère.

A 4

Sa

BRITANNICUS,

Sa prodigue amitié ne se réserve rien.  
 Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.  
 A peine parle-t-on de la triste Octavie.  
 Auguste votre aieul honora moins Livie.  
 Néron devant sa mère a permis le prémier,  
 Qu'on portât des faisceaux couronnés de lau-  
 rier.

Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, & plus de confiance.  
 Tous ces présens, Albine, irritent mon dépit.  
 Je vois mes honneurs croître, & tomber mon  
 crédit.

Non, non, le tems n'est plus, que Néron, jeune  
 encore,

Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore;  
 Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'Etat,  
 Que mon ordre au Palais assembloit le Sénat;  
 Et que derrière un voile, invisible & présente,  
 J'étois de ce grand Corps l'ame toute-puis-  
 sante.

Des volontés de Rome alors mal assuré,  
 Néron de sa grandeur n'étoit point enivré  
 Ce jour, ce triste jour, frappe encor ma mé-  
 moire,

Où Néron lui-même ébloui de sa gloire,  
 Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers,  
 Vin-

Vinrent le reconnoître au nom de l'Univers.  
 Sur son trône avec lui j'allois prendre ma place.  
 J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce.  
 Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il  
 me vit,

Laissa sur son visage éclater son dépit.  
 Mon cœur même en conçut un malheureux  
 augure.

L'Ingrat d'un faux respect colorant son ijure,  
 Se leva par avance, & courant m'embrasser,  
 Il m'écarta du trône, où je m'allois placer.  
 Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine  
 Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'ache-  
 mine.

L'ombre seule m'en reste, & l'on n'implore  
 plus  
 Que le nom de Sénèque, & l'apui de Burrhus.

ALBINE.

Ah! si de ce soupçon votre ame est prévenue,  
 Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous  
 tue?

Daignez avec César vous éclaircir du-moins.

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.  
 En public, à mon heure, on me donne audi-  
 ence.

Sa réponse est dictée, & même son silence.

A 5

Je

Je vois deux surveillans, ses Maîtres & les  
 miens,  
 Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.  
 Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.  
 De son desordre, Albine, il faut que je profite.  
 J'entens du bruit, on ouvre allons subitement  
 Lui demander raison de cet enlèvement.  
 Surprenons, s'il se peut, les secrets de son ame.  
 Mais quoi! Déjà Burrhus fort de chez lui?

## SCENE II.

*AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.*

BURRHUS.

**M**Adame,  
 Au nom de l'Empereur j'allois vous informer  
 D'un ordre, qui d'abord a pu vous allarmer :  
 Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,  
 Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira  
 mieux.

BURRHUS.

César pour quelque tems s'est soustrait à nos  
 yeux.  
 Déjà par une porte au public moins connue,  
 L'un

L'un & l'autre Consul vous avoient prévenue,  
Madame. Mais souffrez que je retourne ex-  
près . . .

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.  
Cependant voulez-vous qu'avec moins de con-  
trainte,

L'un & l'autre une fois nous - nous parlions  
sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop  
d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtems me cacher l'Empe-  
reur?

Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?

Ai-je donc élevé si haut votre fortune,

Pour mettre une barrière entre mon fils & moi?

Ne posez-vous laisser un moment sur la foi?

Entre Sénèque & vous disputez-vous la gloire,

A qui m'effacera plutôt de sa mémoire?

Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,

Pour être sous son nom les Maîtres de l'Etat?

Certes plus je médite, & moins je me figure,

Que vous m'osiez compter pour votre créa-  
ture:

Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition,

Dans

Dans les honneurs obscurs de quelque Légion :  
 Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,  
 Moi fille, femme, sœur, & mère de vos Maî-  
 tres.

Que prétendez vous donc ? Pensez vous que  
 ma voix

Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois ?  
 Néron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il  
 règne ?

Jusqu'à quand voulez - vous que l'Empereur  
 vous craigne ?

Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos  
 yeux ?

Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux ?

Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Ti-  
 bère.

Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.  
 Parmi tant de héros je n'ose me placer.

Mais il est des vertus que je lui puis tracer.

Je puis l'instruire au-moins, combien sa con-  
 fidence

Entre un Sujet, & lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion,  
 Que d'excuser César d'une seule action.

Mais puisque sans vouloir que je le justifie,  
 Vous me rendez garant du reste de sa vie,

Je

Je répondrai, Madame, avec la liberté  
D'un soldat qui fait mal farder la vérité.

Vous m'avez de César confié la jeunesse.  
Je l'avoue, & je dois m'en souvenir sans-cesse.  
Mais vous avois - je fait serment de le trahir,  
D'en faire un Empereur qui ne fût qu'obéir ?  
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en  
réponde.

Ce n'est plus votre fils, c'est le Maître du  
Monde.

J'en dois compte, Madame, à l'Empire Ro-  
main,  
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma  
main.

Ah! si dans l'ignorance il le faloit instruire,  
N'avoit-on que Senéque & moi pour le sé-  
duire ?

Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?  
Faloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?  
La Cour de Claudius en esclaves fertile,  
Pour deux que l'on cherchoit, en eût présenté  
mille,

Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir,  
Dans une longue enfance ils l'auroient fait  
vieillir.

De quoi vous plaignez-vous, Madame? On  
vous révère.

Ainsi

Ainsi que par César, on jure par sa mère.  
 L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque  
 jour.  
 Mettre à vos piés l'Empire, & grossir votre  
 Cour.

Mais le doit-il, Madame? Et sa reconnoissance  
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?  
 Toujours humble, toujours le timide Néron,  
 N'ose-t-il être Auguste & César que de nom?  
 Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.

Rome à trois Affranchis si longtems asservie,  
 A-peine respirant du joug qu'elle a porté,  
 Du règne de Néron compte sa liberté.  
 Que dis-je! La vertu semble même renaître.  
 Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un  
 Maître.

Le Peuple au Champ de Mars nomme ses Magis-  
 trats.

César nomme les Chefs sur la foi des Soldats.  
 Thraseas au Sénat, Corbulon dans l'Armée,  
 Sont encore innocens, malgré leur renommée.  
 Les Déserts autrefois peuplés de Sénateurs,  
 Ne sont plus habités que par leurs Délateurs.  
 Qu'importe que César continue à nous croire,  
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa  
 gloire!  
 Pourvu que dans le cours d'un règne florissant,  
 Rome

Rome soit toujours libre, & César tout-puissant!

Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.

J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.

Sur ses aïeux sans-doute il n'a qu'à se régler.

Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.

Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées,

Ramènent tous les ans ses premières années!

## A GRIPPINE.

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer,

Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.

Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,

Venez de ses vertus nous rendre témoignage,

Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,

Néron de Silanus fait enlever la sœur!

Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie,

Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?

De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat,

Devient-elle en un jour Criminelle d'Etat?

Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,

N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée;

Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits,

L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURR-

## BURRHUS.

Je fai que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.  
 Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée.  
 Madame, aucun objet ne blesse ici ses yeux.  
 Elle est dans un Palais tout plein de ses aieux.  
 Vous savez que les droits qu'elle porte avec  
 elle,  
 Peuvent de son époux faire un Prince rebelle;  
 Que le sang de César ne se doit allier,  
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier.

Et vous-même avouerez qu'il ne seroit pas  
 juste,  
 Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

## AGRIPPINE.

Je vous entens. Néron m'apprend par votre  
 voix,  
 Qu'envain Britannicus s'assure sur mon choix.  
 Envain pour détourner ses yeux de sa misère,  
 J'ai flaté son amour d'un hymen qu'il espère.  
 A ma confusion Néron veut faire voir,  
 Qu'Agrippine promet par-delà son pouvoir.  
 Rome de ma faveur est trop préoccupée,  
 Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,  
 Et que tout l'Univers aprenne avec terreur,  
 A ne confondre plus mon fils & l'Empereur.  
 Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire,  
 Qu'il doit avant ce coup affermir son Empire:  
 Et

Et qu'en me réduisant à la nécessité  
 D'éprouver contre lui ma foible autorité,  
 Il exposé la sienne, & que dans la balance  
 Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne  
 pense.

## B U R R H U S.

Quoi Madame! Toujours soupçonner son re-  
 spect?

Ne peut-il faire un pas qu'il ne vous soit su-  
 spect?

L'Empereur vous croit-il du parti de Junie?

Avec Britannicus vous croit-il réunie?

Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'apui,

Pour trouver un prétexte à vous plaindre de  
 lui?

Sur le moindre discours qu'on pourra vous re-  
 dire,

Serez-vous toujours prête à partager l'Empire?

Vous craindrez-vous sans-cesse, & vous em-  
 brassemens

Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?

Ah! quittez d'un censeur la triste diligence,

D'une mère facile affectez l'indulgence.

Souffrez quelques froideurs sans les faire écla-  
 ter,

Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

BRITANNICUS,

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'apui d'Agrippine,  
 Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine?  
 Lorsque de sa présence il semble me bannir?  
 Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est tems de me  
 raire,

Et que ma liberté commence à vous déplaire.  
 La douleur est injuste, & toutes les raisons  
 Qui ne la flètent point, aigrissent ses soupçons.  
 Voici Britannicus. Je lui cède ma place.  
 Je vous laisse écouter, & plaindre sa disgrâce;  
 Et peut-être, Madame, en accuser les soins  
 De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

## SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS,  
 NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

AH Prince! Où courez-vous? Quelle ar-  
 deur inquiète,  
 Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?  
 Que venez-vous chercher?

BRI-

## BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah Dieux!

Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.

De mille affreux soldats Junie environnée,  
S'est vue en ce Palais indignement traînée.

Hélas! de quelle horreur ses timides esprits,  
A ce nouveau spectacle, auront été surpris!

Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère  
Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur mi-  
sère.

Sans-doute on ne veut pas que mêlant nos dou-  
leurs,

Nous-nous aidions l'un l'autre à porter nos mal-  
heurs.

## AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.

Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.

Mais je ne prétens pas qu'un impuissant cour-  
roux

Dégage ma parole, & m'acquie envers vous.

Je ne m'explique point. Si vous voulez m'en-  
tendre.

Suivez moi chez Pallas, où je vai vous at-  
tendre.

## SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

**L**A croirai-je, Narcisse? Et dois-je sur sa  
 foi,  
 La prendre pour arbitre entre son fils & moi?  
 Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrip-  
 pine,  
 Que mon père épousa jadis pour ma ruine;  
 Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,  
 Trop lents pour ses desseins, précipité le  
 cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.  
 A vous donner Junie elle s'est engagée.  
 Unissez vos chagrins, liez vos intérêts.  
 Ce Palais retentir envain de vos regrets.  
 Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante,  
 Semer ici la plainte, & non pas l'épouvante,  
 Que vos ressentimens se perdront en discours,  
 Il n'en faut point douter, vous - vous plaindrez  
 toujours.

BRITANNICUS.

Ah! Narcisse! Tu fais fi de la servitude  
 Je prétens faire encore une longue habitude.

Tu

Tu fais si pour jamais de ma chute étonné,  
 Je renonce à l'Empire, où j'étois destiné.  
 Mais je suis seul encor. Mes amis de mon  
 père  
 Sont autant d'inconnus que glace ma misère.  
 Et ma jeunesse même écarte loin de moi,  
 Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur  
 foi.  
 Pour moi depuis un an, qu'un peu d'expé-  
 rience  
 M'a donné de mon sort la triste connoissance,  
 Que vois-je autour de moi, que des amis ven-  
 dus  
 Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ;  
 Qui choisis par Néron pour ce commerce in-  
 fame,  
 Trafiquent avec lui des secrets de mon ame !  
 Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous  
 les jours.  
 Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.  
 Comme toi dans mon cœur il fait ce qui se  
 passe.

NARCISSE.

Ah! quelle ame assez basse . . .  
 C'est à vous de choisir des confidens discrets,  
 Seigneur, & de ne pas prodiguer vos secrets.

## BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance  
 Est toujours d'un grand cœur la dernière science.  
 On le trompe longtems. Mais enfin, je te  
 croi,

Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.  
 Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton  
 zèle.

Seul de ses Affranchis tu m'es toujours fidèle.  
 Tes yeux sur ma conduite incessamment ou-  
 verts,

M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.  
 Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage  
 Aura de nos amis excité le courage.

Examine leurs yeux, observe leurs discours,  
 Voi si j'en puis attendre un fidèle secours.

Sur-tout dans ce Palais remarque avec adresse,  
 Avec quel soin Néron fait garder la Princesse.  
 Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,  
 Et si son entretien m'est encore permis.

Cependant de Néron je vai trouver la mère,  
 Chez Pallas comme toi l'Affranchi de mon  
 père.

Je vai la voir, l'aigrir, la suivre, &, s'il se peut,  
 M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE.

*Gardes.*

NERON.

N'en doutez point, Burrhus; malgré ses injustices,  
 C'est ma mère, & je veux ignorer ses caprices.  
 Mais je ne prétens plus ignorer, ni souffrir  
 Le Ministre insolent qui les ose nourrir.  
 Pallas de ses conseils empoisonne ma mère,  
 Il séduit chaque jour Briannicus mon frère,  
 Ils l'écoutent tout seul; & qui suivroit leurs  
 pas,  
 Les trouveroit peut-être assemblés chez Pal-  
 las,  
 C'en est trop. De tous deux il faut que je  
 l'écarte.  
 Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il  
 parte!  
 Je le veux, je l'ordonne; & que la fin du jour  
 Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma  
 Cour!

B 4

Allez,

Allez, cet ordre importe au salut de l'Empire!  
 Vous, Narcisse, approchez! Et vous, qu'on se retire!

## SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRaces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains,  
 Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.  
 Vos ennemis déchus de leur vaine espérance,  
 Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.  
 Mais que vois - je! Vous - même inquiet,  
 étonné,  
 Plus que Britannicus paroissez consterné.

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,  
 Et ces sombres regards errans à l'aventure?

Tout vous rit. La Fortune obéit à vos vœux.

NERON.

Narcisse, c'en est fait. Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NERON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie,  
 J'aime

J'aime (que dis-je aimer!) j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NERON.

Excité d'un desir curieux,

Cette nuit je l'ai vuë arriver en ces lieux,

Triste, levant au Ciel ses yeux mouillés de larmes,

Qui brilloient au-travers des flambeaux & des armes.

Belle sans ornemens, dans le simple appareil

D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Que veux-tu? Je ne sai si cette négligence,

Les ombres, les flambeaux, les cris, & le silence,

Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,

Relevoient de ses yeux les timides douceurs.

Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,

J'ai voulu lui parler, & ma voix s'est perdue:

Immobile, saisi d'un long étonnement,

Je l'ai laissé passer dans son appartement:

J'ai passé dans le mien. C'est - là que solitaire,

De son image envain j'ai voulu me distraire.

Trop présente à mes yeux je croyois lui parler.

J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.

B 5

Quel-

Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois  
grace.

J'employois les soupirs, & même la menace.  
Voilà, comme occupé de mon nouvel amour,  
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.  
Mais je t'en fais peut-être une trop belle  
image.  
Elle m'est apparue avec trop d'avantage.

Narcisse, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur! croira-t-on  
Qu'elle ait pu si longtems se cacher à Néron?

NERON.

Tu le fais bien, Narcisse. Et soit que sa co-  
lère

M'imputât le malheur qui lui ravit son frère;  
Soit que son cœur jaloux d'une austère fierté,  
Enviât à nous yeux sa naissante beauté;  
Fidèle à sa douleur, & dans l'ombre enfermée,  
Elle se déroboit même à sa renommée.  
Et c'est cette vertu si nouvelle à la Cour  
Dont la persévérance irrite mon amour.  
Quoi Narcisse! Tandis qu'il n'est point de Ro-

maine,  
Que mon amour n'honore & ne rende plus  
vaine,

Qui dès-qu'à ses regards elle ose se fier,  
Sur

Sur le cœur de César ne les vienne effaier :  
 Seule dans son Palais la modeste Junie ,  
 Regarde leurs honneurs comme une ignominie ;  
 Fuit, & ne daigne pas peut-être s'informer,  
 Si César est aimable, ou bien s'il fait aimer ?  
 Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoi ! s'il l'aime,  
 Seigneur !

NERON.

Si jeune encor, se connoit-il lui-même ?  
 D'un regard enchanteur connoit-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la  
 raison.

N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant  
 de charmes,

Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.

A ses moindres desirs il fait s'accommoder ;

Et peut être déjà fait-il persuader.

NERON.

Que dis-tu ? sur son cœur il auroit quelque  
 empire ?

NARCISSE.

Je ne fai. Mais, Seigneur, ce que je puis vous  
 dire,

Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux

Le

Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à  
 vos yeux;  
 D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,  
 Las de votre grandeur, & de sa servitude,  
 Entre l'impatience & la crainte flottant,  
 Il alloit voir Junie, & revenoit content.

NERON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui  
 plaître,  
 Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère.  
 Néron impunément ne fera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-  
 vous?  
 Junie a pu le plaindre & partager ses peines,  
 Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.  
 Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux des-  
 fillez,  
 Regardant de plus près l'éclat dont vous bril-  
 lez,  
 Verront autour de vous les Rois sans diadème,  
 Inconnus dans la foule, & son Amant lui-  
 même,  
 Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard,  
 Que vous aurez sur eux fait tomber au hazard:  
 Quand elle vous verra de ce degré de gloire,  
 Venir en soupirant avouer sa victoire,

Maï-

Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà  
 charmé,  
 Commandez qu'on vous aime, & vous serez  
 aimé.

NERON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!  
 Que d'importunités!

NARCISSE.

Quoi donc! Qui vous arrête,  
 Seigneur!

NERON.

Tout! Octavie, Agrippine, Burrhus,  
 Sénèque, Rome entière, & trois ans de vertus.  
 Non que pour Octavie un reste de tendresse  
 M'attache à son hymen, & plaigne sa jeunesse.  
 Mes yeux depuis longtems fatigués de ses  
 soins,  
 Rarement de ses pleurs daignent être témoins.  
 Trop heureux si bientôt la faveur d'un di-  
 vorce  
 Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par  
 force.  
 Le Ciel même en secret semble la condamner.  
 Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'import-  
 tuner.  
 Les Dieux ne montrent point que sa vertu les  
 touche  
 D'au-

D'aucun gage , Narcisse , ils n'honorent sa  
couche.

L'Empire vainement demande un héritier.

N A R C I S S E.

Que tardez-vous , Seigneur , à la répudier ?  
L'Empire , votre cœur , tout condamne Octavie.  
Auguste votre aieul soupiroit pour Livie ,  
Par un double divorce ils s'unirent tous deux ,  
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.  
Tibère , que l'hymen plaça dans sa famille ,  
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.  
Vous seul jusques-ici , contraire à vos desirs ,  
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

N E R O N.

Et ne connois-tu pas l'implacable Aprippine ?  
Mon amour inquiet déjà se l'imagine ,  
Qui m'amène Octavie , & d'un œil enflammé  
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a  
formé ?  
Et portant à mon cœur des atteintes plus ru-  
des ,  
Me fait un long récit de mes ingraturdes.  
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

N A R C I S S E.

N'êtes-vous pas , Seigneur , votre maître & le  
sien ?  
Vous

Vous verrons-nous toujours trembler sous sa  
tutelle?

Vivez, réglez pour vous. C'est trop régner  
pour elle.

Craignez-vous? Mais, Seigneur, vous ne la  
craignez pas.

Vous venez de bannir la superbe Pallas.

Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'au-  
dace.

## NERON.

Eloigné de ses yeux j'ordonne, je menace,

J'écoute vos conseils, j'ose les aprouver,

Je m'excite contre elle, & tâche à la braver.

Mais (je t'expose ici mon ame toute nue)

Si tôt que mon malheur me ramène à sa vue:

Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir

De ces yeux, où j'ai lu si longtems mon de-  
voir:

Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle,

Lui soumette en secret tout ce que je tiens  
d'elle:

Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,

Mon génie étonné tremble devant le sien.

Et c'est pour m'affranchir de cette dépen-  
dance,

Que je la fuis par-tout, que même je l'of-  
fense;

Et

Et que de tems en tems j'irrite ses ennuis,  
 Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.  
 Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narcisse.  
 Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

N A R C I S S E.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi.  
 Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous  
 voi,  
 Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,  
 Et veut de vos secrets être instruit par ma  
 bouche.

Impatient sur-tout de revoir ses amours,  
 Il attend de mes soins ce fidèle secours.

N E R O N.

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle.  
 Il la verra.

N A R C I S S E.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

N E R O N.

J'ai mes raisons, Narcisse, & tu peux concevoir,  
 voir,

Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.  
 Cependant vante-lui ton heureux stratagème.  
 Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même.

Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voici.  
 Va retrouver ton Maître, & l'amener ici.

SCE-

## SCÈNE III.

NERON, JUNIE.

NERON.

Vous-vous troublez, Madame, & changez  
de visage.  
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste pré-  
sage ?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.  
J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

NERON.

Je le fai bien, Madame, & n'ai pu sans envie  
Aprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous Seigneur ?

NERON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux  
Seule pour vous connoître Octavie ait des  
yeux ?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'im-  
ploie ?

A qui demanderai-je un crime que j'ignore ?

Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.

C

De

De grace, aprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NERON.

Quoi Madame ! Est-ce donc une légère offense,

De m'avoir si longtems caché votre présence ?

Ces trésors dont le Ciel voulut vous embellir,

Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?

L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes,

Croître loin de nos yeux son amour & vos charmes ?

Pourquoi de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,

M'avez-vous sans pitié relegué dans ma Cour ?

On dit plus. Vous souffrez, sans en être offensée,

Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.

Car je ne croirai point que sans me consulter,  
La sévère Junie ait voulu le flater ;

Ni qu'elle ait consenti d'aimer & d'être aimée,  
Sans que j'en sois instruit que par la Renommée.

JUNIE.

Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ses soupçons  
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.

Il n'a point détourné ses regards d'une fille,  
 Seul reste du débris d'une illustre famille.  
 Peut-être il se souvient qu'en un tems plus heu-  
 reux,  
 Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.  
 Il m'aime. Il obéit à l'Empereur son père,  
 Et j'ose dire enrore, à vous, à votre mère:  
 Vos desirs, sont toujours si conformes aux  
 siens . . .

NERON.

Ma mère a ses desseins, Madame, & j'ai les  
 miens.  
 Ne parlons plus ici de Claude & d'Agrippine.  
 Ce n'est point par leur choix que je me déter-  
 mine.  
 C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous:  
 Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah! Seigneur, songez-vous que toute autre  
 alliance,  
 Fera honte aux Césars auteurs de ma naissan-  
 ce?

NERON.

Non, Madame, l'époux dont je vous entre-  
 tiens,  
 Peut sans honte assembler vos aïeux & les  
 siens.

C 2

Vou

Vous pouvez , sans rougir , consentir à sa  
flame.

JUNIE.

Et quel est donc , Seigneur , cet époux ?

NERON.

Moi , Madame.

JUNIE.

Vous ?

NERON.

Je vous nommerois , Madame , un autre  
nom ,

Si j'en savois quelque autre au-dessus de Néron.

Oui , pour vous faire un choix , où vous puissiez  
suscire ,

J'ai parcouru des yeux la Cour , Rome , &  
l'Empire.

Plus j'ai cherché , Madame , & plus je cherche  
encor ,

En quelles mains je dois confier ce trésor :

Plus je vois que César , digne seul de vous  
plaître ,

En doit être lui seul l'heureux dépositaire ,

Et ne peut dignement vous confier qu'aux  
mains ,

A qui Rome a commis l'Empire des Humains.

Vous-même consultez vos premières années ,

Claudius à son fils les avoit destinées :

Mais

Mais c'étoit en un tems, où de l'Empire entier

Il croyoit quelque jour le nommer l'héritier.  
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,

C'est à vous de passer du côté de l'Empire.  
Envain de ce présent ils m'auroient honoré,  
Si votre cœur devoit en être séparé;  
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;

Si tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,

Des jours toujours à plaindre, & toujours enviés,

Je ne vai quelquefois respirer à vos piés.  
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage.

Rome, aussi-bien que moi, vous donne son suffrage,

Répudiv Octavie, & me fait dénouer  
Un hymen que le Ciel ne veut point avouer.  
Songez-y donc, Madame, & pesez en vous-même

Ce choix digne des soins d'un Prince qui vous aime;

Digne de vous beaux yeux trop longtems captivez,

Digne

Digne de l'Univers à qui vous-vous devez.

J U N I E.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée,  
Je me vois dans le cours d'une même journée  
Comme une criminelle amenée en ces lieux ;  
Et lorsqu'avec fraieur je parois à vos yeux,  
Que sur mon innocence à-peine je me fie,  
Vous m'offrez tout-d'un coup la place d'O-  
stavie.

J'ose dire pourtant que je n'ai mérité,  
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.  
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une  
fille,

Qui vit presque en naissant éteindre sa famille ;  
Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur,  
S'est fait une vertu conforme à son malheur ;  
Passe subitement de cette nuit profonde,  
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le  
monde ;

Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté ;  
Et dont une autre enfin remplit la majesté ?

N E R O N.

Je vous ai déjà dit que je la répudie.  
Aiez moins de fraieur, ou moins de modestie.  
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement.  
Je vous répons de vous, consentez seulement.  
Du sang dont vous sortez rapellez la mémoire ;

Et

Et ne préférez point à la solide gloire,  
Des honneurs dont César prétend vous re-  
vétir,

La gloire d'un refus, sujet au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma  
pensée,

Je ne me flate point d'une gloire insensée.

Je sai de vos présens mesurer la grandeur.

Mais plus ce rang sur moi répandroit de splen-  
deur,

Plus il me feroit honte, & mettroit en lumière,  
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NERON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,  
Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.

Mais ne nous flatons point, & laissons le mi-  
stère.

La sœur vous touche ici beaucoup moins que le  
frère:

Et pour Britannicus ?

JUNIE.

Il a su me toucher,  
Seigneur, & je n'ai point prétendu m'en cacher.

Cette sincérité sans-doute est peu discrète.

Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'in-  
terprète.

C 4

Absen-

Absente de la Cour je n'ai pas du penser,  
 Seigneur, qu'en l'art de feindre il falût m'ex-  
 ercer.

J'aime Britannicus. Je lui fus destinée,  
 Quand l'Empire devoit suivre son hymenée.  
 Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,  
 Ses honneurs abolis, son Palais déserté,  
 La suite d'une Cour que sa chute a bannie,  
 Sont autant de liens qui retiennent Junie.  
 Tout ce que vous voyez conspire à vos de-  
 sirs,

Vos jours toujours sereins coulent dans les  
 plaisirs.

L'Empire en est pour vous l'inépuisable source,  
 Ou si quelque chagrin en interromt la course,  
 Tout l'Univers, soigneux de les entretenir,  
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.

Britannicus est seul. Quelque ennui qui le  
 presse,  
 Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse  
 Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quel-  
 ques pleurs,

Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NERON.

Et ce sont ces plaisirs, & ces pleurs que j'en-  
 vie,  
 Que tout autre que lui me paîroit de sa vie.

Mais

Mais je garde à ce Prince un traitement plus  
doux.

Madame, il va bientôt paroître devant vous!

JUNIE.

Ah, Seigneur! vos vertus m'ont toujours ras-  
surée.

NERON.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée.

Mais, Madame, je veux prévenir le danger,

Où son ressentiment le pourroit engager.

Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que  
lui-même,

Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.

Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de  
vous,

Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.

De son bannissement prenez sur vous l'offense,

Et soit par vos discours, soit par votre si-  
lence,

Du-moins par vos froideurs faites-lui conce-  
voir,

Qu'il doit porter ailleurs ses vœux & son espoir.

JUNIE.

Moi! Que je lui prononce un arrêt si sévère!

Ma bouche mille fois lui jura le contraire.

Quand même jusques-là je pouvois me tra-  
hir,

Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'o-  
bér.

NERON.  
Caché près de ces lieux je vous verrai, Ma-  
dame.  
Renfermez votre amour dans le fond de votre  
ame.

Vous n'aurez point pour moi de langages se-  
crets,  
J'entendrai des regards que vous croirez muets;  
Et sa perte sera l'infailible salaire  
D'un geste, ou d'un soupir échapé pour lui  
plaire.

JUNIE.

Hélas ! si j'ose encor former quelques sou-  
hairs,  
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

## SCENE IV.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

**B**Ritannicus, Seigneur, demande la Prin-  
cesse.  
Il approche.

NE-

NERON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah Seigneur

NERON.

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moi.

Madame, en le voyant, songez que je vous  
vois.

## SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

AH, cher Narcisse! cours au devant de ton  
Maître.  
Dis-lui . . . Je suis perdue, & je le vois pa-  
roître.

## SCÈNE VI.

JUNIE, BRITANNICUS,  
NARCISSE.

BRITANNICUS.

MADAME, quel bonheur me rapproche de  
vous?  
Quoi!

Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si  
doux ?

Mais parmi ce plaisir ; quel chagrin me dé-  
vore ?

Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?

Faut-il que je dérobe avec mille détours,  
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous  
les jours ?

Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs , votre  
présence,

N'ont point de ces Cruels desarmé l'insolence !

Que faisoit votre Amant ? Quel Démon en-  
vieux

M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?

Hélas ! dans la fraieur dont vous étiez atteinte,

M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?

Ma Princesse , avez-vous daigné me souhaiter ?

Songiez - vous aux douleurs que vous m'alliez  
couter ?

Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle  
glace !

Est - ce ainsi que vos yeux consolent ma dis-  
grace ?

Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi  
trompé,

Tandis que je vous parle , est ailleurs oc-  
cupé.

Ména-

Ménageons les momens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.

Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux,

Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ?

Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive ?

Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toujours, De faire à Néron même envier nos amours ?

Mais banissez, Madame, une inutile crainte.

La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte.

Chacun semble des yeux approuver mon courroux,

La mère de Néron se déclare pour nous.

Rome de sa conduite elle-même offensée . . .

JUNIE.

Ah Seigneur ! vous parlez contre votre pensée.

Vous-même vous m'avez avoué mille fois,

Que Rome le louoit d'une commune voix,

Tou-

Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hom-  
mage.

Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer.

Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.

Quoi! pour vous confier la douleur qui m'ac-  
cable,

A peine je dérobe un moment favorable:

Et ce moment si cher, Madame, est ce sur-

A louer l'ennemi dont je suis opprimé.

Qui vous rend à vous-même en un jour mon-

Quoi! même vos regards ont appris à se t-

Que vois-je, vous craignez de rencontrer

Néron vous plairoit-il? vous serois-je odieux?

Ah! si je le croyois . . . Au nom des Dieux,

Madame,

Eclaircissez le trouble où vous jetez mon ame!

Parlez! Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'at-  
tendre?

SCE-

## SCÈNE VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

MAdame

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.  
 Vous êtes obéi. Laissez couler du moins,  
 Des larmes dont ses yeux ne feront pas té-  
 moins.

## SCÈNE VIII.

NERON, NARCISSE.

NERON.

**H**E bien! de leur amour tu vois la vio-  
 lence,  
 Narcisse, elle a paru jusques dans son silence.  
 Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer.  
 Mais je mettrai ma joye à le desespérer.  
 Je me fais de sa peine une image charmante,  
 Et je l'ai vu douter du cœur de son Amante.  
 Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater:

Par

Par de nouveaux soupçons , va , cours le tour-  
 menter :  
 Et tandis qu'à mes yeux on le pleure , on l'a-  
 dore ,  
 Fais - lui payer bien cher un bonheur qu'il i-  
 gnore !

NARCISSE *seul.*

La Fortune t'appelle une seconde fois ,  
 Narcisse , voudrois - tu résister à sa voix ?  
 Suivons jusques au bout ses ordres favorables ,  
 E pour nous rendre heureux perdons les misé-  
 rables.

FIN DU SECOND ACTE.

~~~~~

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

**P**Allas obéira, Seigneur.

NERON.

Et de quel ceil

Ma

Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil ?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la  
frappe,

Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échape.

Ses transports dès longtems commencent d'é-  
clarer.

A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter !

NERON.

Quoi ! De quelque dessein la croyez-vous ca-  
pable ?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable,

Rome & tous vos soldats révèrent ses aieux,

Germanicus son père est présent à leurs yeux.

Elle fait son pouvoir, vous savez son courage :

Et ce qui me la fait redouter davantage,

C'est que vous apuyez vous-même son cour-  
roux ;

Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NERON.

Moi, Burrhus !

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possède . . .

NERON.

Je vous entens, Burrhus, le mal est sans re-  
méde.

D

Mon

Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en  
direz.

Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous-vous le figurez,  
Seigneur, & satisfait de quelque résistance,  
Vous redoutez un mal foible dans sa naissance,  
Mais si dans son devoir votre cœur affermi,  
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi;  
Si de vos premiers ans vous consultiez la  
gloire;  
Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mé-  
moire

Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,  
Et de son chaste amour vainqueur de vos mé-  
ris:

Sur-tout si de Junie évitant la présence,  
Vous condanniez vos yeux à quelques jours  
d'absence;

Croyez-moi, quelque amour qui semble vous  
charmer,

On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut ai-  
mer.

NERON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les al-  
larmes.

Il faudra soutenir la gloire de nos armes:

Ou

Ou lorsque plus tranquille, assis dans le Sénat,  
Il faudra décider du destin de l'État :

Je m'en reposerai sur votre expérience.

Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science.

Burrhus, & je ferois quelque difficulté  
D'abaïsser jusques-là votre sévérité!

Adieu, je souffre trop éloigné de Junie.

## SCÈNE II.

BURRHUS *seul.*

ENfin, Burrhus, Néron découvre son génie.

Cette férocité que tu croyois fléchir,

De tes foibles liens est prête à s'affranchir.

En quels excès peut-être elle va se répandre,

O Dieux! en ce malheur quel conseil dois-je  
prendre!

Senéque, dont les soins me devoient soulager.

Occupé loin de Rome ignore ce danger.

Mais quoi! Si d'Agrippine excitant la tendresse,

Je pouvois . . . La voici, mon bonheur me  
l'adresse.

## SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

**H**E bien, je me trompois, Burrhus, dans mes  
soupçons?

Et vous-vous signalez par d'illustres leçons?

On exile Pallas, dont le crime peut-être  
Est d'avoir à l'Empire élevé votre Maître.

Vous le savez trop bien. Jamais, sans ses  
avis,

Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon fils.  
Que dis - je! A son épouse on donne une  
rivale.

On affranchit Néron de la foi conjugale.

Digne emploi d'un Ministre, ennemi des Fla-  
teurs,

Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ar-  
deurs;

De le flater lui-même, & nourrir dans son  
ame

Le mépris de sa mère, & l'oubli de sa femme!

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.

L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse ex-  
cuser.

N'im-

N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire.  
 Son orgueil dès longtems exigeoit ce salaire;  
 Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret,  
 Ce que toute la Cour demandoit en secret.  
 Le reste est un malheur qui n'est point sans res-  
 source.

Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.  
 Mais calmez vos transports. Par un chemin  
 plus doux,

Vous lui pourrez plutôt ramener son époux,  
 Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

## A GRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce envain de me fermer la  
 bouche.

Je vois que mon silence irrite vos dédain,  
 Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.  
 Pallas n'emporte pas tout l'apui d'Agrippine,  
 Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.  
 Le fils de Claudius commence à ressentir  
 Des crimes, dont je n'ai que le seul repentir.  
 J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'Ar-  
 mée,

Plaindre aux yeux des soldats son enfance op-  
 primée,

Leur faire à mon exemple expier leur erreur.  
 On verra d'un côté le fils d'un Empereur,  
 Redemandant la foi jurée à sa famille,

Et de Germanicus on entendra la fille.  
 De l'autre l'on verra le fils d'Enobarbus,  
 Apuyé de Senéque, & du Tribun Burrhus:  
 Qui tous deux de l'exil rapellés par moi-même,  
 Partagent à mes yeux l'Autorité Suprême.  
 De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit.  
 On fera les chemins par où je l'ai conduit.  
 Pour rendre sa puissance & la vôtre odieuses,  
 J'avourai les rumeurs les plus injurieuses.  
 Je confesserai tout, exils, assassins,  
 Poison même . . .

## B U R R H U S.

Madame, ils ne vous croiront pas.  
 Ils sauront recuser l'injuste stratagème  
 D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.  
 Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,  
 Qui fis même jurer l'Armée entre ses mains,  
 Je ne me repens point de ce zèle sincère.  
 Madame, c'est un fils qui succède à son père.  
 En adoptant Néron, Claudius, par son choix,  
 De son fils & du vôtre a confondu les droits.  
 Rome l'a pu choisir. Ainsi sans être injuste,  
 Elle choisit Tibère adopté par Auguste:  
 Et le jeune Agrippa de son sang descendu,  
 Si vit exclus du rang vainement prétendu.

Sur

Sur tant de fondemens sa puissance établie,  
Par vous-même aujourd'hui ne peut être af-  
foiblie.

Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté,  
Vous en fera bientôt perdre la volonté.  
J'ai commencé, je vai poursuivre mon ou-  
vrage.

SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous en-  
gage,  
Madame! l'Empereur puisse-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE.

Ah! lui-même à mes yeux puisse-t-il se mon-  
trer!

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez votre co-  
lère.

Quoi! pour les intérêts de la sœur ou du frère,  
Faut-il sacrifier le repos de vos jours?

Contraindrez-vous César jusques dans ses a-  
mours?

D 4

AGRIP.

## AGRIPPINE.

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me  
ravale,

Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.

Bientôt si je ne romps ce funeste lien,  
Ma place est occupée, & je ne suis plus rien,  
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,  
Inutile à la Cour, en étoit ignorée.

Les graces, les honneurs par moi seule ver-  
ses,

M'attiroient des Mortels les vœux intéressés.

Une autre de César a surpris la tendresse,

Elle aura le pouvoir d'épouse & de maîtresse:  
Le fruit de tant de soins, la pompe des Cé-  
sars,

Tout deviendra le prix d'un seul de ses re-  
gards.

Que dis-je! L'on m'évite, & déjà délaif-  
sée . . .

Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.

Quand je devrois du Ciel hâter l'arrêt fatal,  
Néron, ingrat Néron . . . Mais voici son  
rival.



## SCÈNE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE,  
NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

**N**OS ennemis communs ne sont pas invincibles,  
Madame. Nos malheurs trouvent de cœurs  
sensibles.

Vos amis & les miens jusqu'alors si secrets,  
Tandis que nous perdions le tems en vains re-  
grets,

Animés du courroux qu'allume l'injustice,  
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.  
Néron n'est pas encor tranquille possesseur,  
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.  
Si vous êtes toujours sensible à son injure,  
On peut dans son devoir ramener le parjure.  
La moitié du Sénat s'intéresse pour nous,  
Sylla, Pison, Plautus . . .

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?  
Sylla, Pison, Plautus! Les Chefs de la No-  
blesse.

## BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous  
blesse,

Et que votre courroux tremblant, irrésolu,  
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.  
Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce.  
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace.  
Il ne m'en reste plus, & vos soins trop pru-  
dens,

Les ont tous écartés ou séduits dès longtems.

## A GRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de  
créance,

Notre salut dépend de notre intelligence.  
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,  
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.  
Le coupable Néron fuit envain ma colére.  
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.  
J'essâirai tour à tour la force & la douceur;  
Ou moi-même avec moi conduisant votre peur,  
J'irai semer par-tout ma crainte, & ses allar-  
mes,  
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.  
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.  
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

## SCÈNE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

**N**E m'as-tu point flaté d'une fausse espérance ?  
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,  
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux,

Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.  
Sorrtons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narcisse !

Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice,

Je pouvois revoir . . .

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin

D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NAR-

## NARCISSE.

Après tous mes discours vous la croyez fi-  
delle?

## BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrante, criminelle,  
Digne de mon courroux. Mais je sens mal-  
gré moi,

Que je ne le crois pas autant que je le doi.

Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre,

Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre :

Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité,

Je la voudrois hair avec tranquillité.

Et qui croira qu'un cœur si grand en aparence,

D'une infidèle Cour ennemi dès l'enfance,

Denonce à tant de gloire, & dès le premier  
jour,

Trame une perfidie, inouïe à la Cour?

## NARCISSE.

Et qui fait si l'Ingrate en sa longue retraite,

N'a point de l'Empereur médité la défaite?

Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se ca-  
cher,

Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher ;

Pour exciter Néron par la gloire pénible,

De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

## BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NAR.

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment

Elle reçoit les vœux de son nouvel Amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je ?

C'est elle.

NARCISSE.

Ah Dieux! A l'Empereur portons cette nouvelle.

## SCÈNE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

**R**etirez-vous, Seigneur, & fuyez en courroux,

Que ma persévérance allume contre vous.

Néron est irrité. Je me suis échappée,

Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée,

Adieu, réservez-vous, sans blesser mon amour,

Au plaisir de me voir justifier un jour.

Votre image sans-cesse est présente à mon ame,

Rien ne l'en peut banir.

BRITANNICUS.

Je vous entens, Madame.

Vous

Vous voulez que ma fuite assure vos desirs,  
 Que je laisse un champ libre à vos nouveaux  
 soupirs.  
 Sans-doute en me voyant, une pudeur secrète  
 Ne vous laisse goûter qu'une joye inquiète.  
 Hé bien, il faut partir!

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer . . .

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du-moins plus longtems di-  
 sputer.

Je ne murmure point qu'une amitié commune,  
 Se range du parti que flate la fortune;  
 Que l'éclat d'un Empire ait pu vous éblouir,  
 Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez  
 jouir.

Mais que de ces grandeurs, comme une autre  
 occupée,

Vous m'en aiez paru si longtems détrompée,  
 Non! je l'avoue encor, mon cœur desespéré,  
 Contre ce seul malheur n'étoit point préparé,  
 J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice.

De mes persécuteurs j'ai vu le Ciel complice.  
 Tant d'horreur n'avoient point épuisé son cour-  
 roux,

Madame. Il me restoit d'être oublié de vous.

JU.

JUNIE.

Dans un tems plus heureux ma juste impa-  
tience,

Vous feroit repentir de votre défiance.

Mais Néron vous menace. En ce pressant  
danger,

Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous af-  
fliger.

Allez, rassurez-vous, & cessez de vous plain-  
dre;

Néron nous écoutoit, & m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi! le cruel! . . .

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,

D'un visage sévère examinoit le mien;

Prêt à faire sur vous éclater la vengeance,

D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, Madame? Mais hélas!

Vos yeux auroient pu feindre, & ne m'abuser  
pas.

Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet ou-  
trage.

L'amour est-il muët, ou n'a-t-il qu'un lan-  
gage?

De

De quel trouble un regard pouvoit me pré-  
 server?  
 Il faloit . . .

## JUNIE.

Il faloit me taire, & vous sauver.  
 Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous  
 le dire,  
 Mon cœur de son desordre alloit-il vous in-  
 struire!

De combien 'de soupirs interrompant le cours,  
 Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours!  
 Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on  
 aime!

De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,  
 Lorsque par un regard on peut le consoler!  
 Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait cou-  
 ler?

Ah! dans ce souvenir inquiète, troublée,  
 Je ne me sentoie pas assez dissimulée.  
 De mon front effrayé je craignois la pâleur,  
 Je trouvois mes regards trop pleins de ma dou-  
 leur.

Sans-cesse il me sembloit que Néron en colère,  
 Me venoit reprocher trop de soin de vous  
 plaître.

Je craignois mon amour vainement renfermé.  
 Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.

Hélas!

Hélas! pour son bonheur, Seigneur, & pour  
 le nôtre,  
 Il n'est que trop instruit de mon cœur & du  
 vôtre.

Allez encore un coup, cachez-vous à ses yeux,  
 Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.  
 De mille autres secrets j'aurois compte à vous  
 rendre.

BRITANNICUS.

Ah! n'en voilà que trop. C'est trop me faire  
 entendre,  
 Madame, mon bonheur, mon crime, vos bon-  
 tez.

Et savez - vous pour moi tout ce que vous  
 quittez?  
 Quand pourrai - je à vos piés expier ce re-  
 proche?

JUNIE.

Que faites-vous? Hélas! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NERON.

**P**Prince, continuez des transports si charmans.

E

Je

Je conçois vos bontés par ses remerciemens.  
 Madame, à vos genoux je viens de le surpren-  
 dre.  
 Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre.  
 Ce lieu se favorise, & je vous y retiens,  
 Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses piés ma douleur, ou ma  
 joie,  
 Par-tout où sa bonté consent que je la voie:  
 Et l'aspect de ces lieux où vous la reprenez,  
 N'a rien dont mes regards doivent être éton-  
 nez.

NERON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse,  
 Qu'il faut qu'on me respecte, & que l'on m'o-  
 béisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vu l'un & l'autre élever,  
 Moi pour vous obéir, & vous pour me braver;  
 Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent  
 naître,  
 Qu'un jour Domitius me pût parler en maître.

NERON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversez,  
 J'obéissois alors, & vous obéissez.  
 Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,  
 Vous

Vous êtes jeune encore, & l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira ?

NERON.

Tout l'Empire à-la-fois,  
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits,  
Tout ce qu'a de cruel l'injustice & la force,  
Les emprisonnemens, le rapt, & le divorce ?

NERON.

Rome ne porte point ses regards curieux,  
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.

Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On fait ce qu'elle en pense.

NERON.

Elle se tait du-moins, imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NERON.

Néron de vos discours commence à se laisser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de son règne.

NERON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me  
craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens  
Ne mériteront pas ses applaudissemens.

NERON.

Du-moins si je ne fai le secret de lui plaître,  
Je fai l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse ac-  
cabler,

Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NERON.

Souhaitez-la. C'est tout ce que je vous puis  
dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaître est le seul où j'aspire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous lui plaîtrez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne fai pas du-moins épier ses discours.  
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,  
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NERON.

Je vous entens. Hé bien, Gardes!

JU-

## JUNIE.

Que faites-vous?

C'est votre frère. Hélas! C'est un Amant  
jaloux.

Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie.

Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?

Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,  
Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux  
siens.

Ma fuite arrêtera vos discordes fatales,

Seigneur, j'irai remplir le nombre des Ve-  
fatales.

Ne lui disputez plus mes vœux infortunés,

Souffrez que les Dieux seuls en soient impor-  
tunés.

## NERON.

L'entreprise, Madame, est étrange & foudaine.

Dans son appartement, Gardes, qu'on la ra-  
mène.

Gardes Britannicus dans celui de sa sœur.

## BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron fait disputer un cœur.

## JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédonz à cet orage.

## NERON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

## SCENE IX.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

Q Ue vois-je, O Ciel!

NERON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés.

Je reconnois la main qui les a rassemblés.

Agrippine ne s'est présentée à ma vue,

Ne s'est dans ses discours si longtems étendue,

Que pour faire jouer ce ressort odieux.

Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.

Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la re-

tienne,

Et qu'au-lieu de sa Garde, on lui donne la

mienne.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur, sans l'ouir! Une mère!

NERON.

Arrêtez!

J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez.

Mais depuis quelques jours tout ce que je de-

fire

Trouve en vous un Censeur, prêt à me con-

tredire.

Repon-

Répondez-m'en, vous dis-je, ou, sur votre  
refus.  
D'autres me répondront & d'elle & de Burr-  
hus.

FIN DU TROISIEME ACTE.

\*\*\*\*\*o\*\*\*\*\*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Où Madame ! à loisir vous pourrez vous  
défendre.  
César lui-même ici consent de vous entendre.  
Si son ordre au Palais vous a fait retenir,  
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.  
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,  
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée,  
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras.  
Défendez-vous, Madame, & ne l'accusez pas.  
Vous voyez, c'est lui seul que la Cour envi-  
sage.

E 4

Quoi-

Quoiqu'il soit votre fils , & même votre ou-  
 vrage,  
 Il est votre Empereur. Vous êtes comme  
 nous,  
 Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.  
 Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous  
 caresse,  
 La Cour autour de vous ou s'écarte, ou s'em-  
 presse.  
 C'est son apui qu'on cherche, en cherchant vo-  
 tre apui.  
 Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

## SCENE II.

AGRIPPINE, NERON.

AGRIPPINE *s'asséant.*

**A** Prochez-vous, Néron, & prenez votre  
 place.  
 On veut sur vos soupçons que je vous satis-  
 fasse.  
 J'ignore de quel crime on a pu me noircir.  
 De tous ceux que j'ai faits je vai vous éclair-  
 cir.  
 Vous

Vous réglez. Vous savez combien votre  
 naissance,  
 Entre l'Empire & vous avoit mis de distance.  
 Les droits de mes aïeux que Rome a confa-  
 crés,  
 Etoient même sans moi d'inutiles degrés.  
 Quand de Britannicus la mère condamnée,  
 Laisa de Claudius disputer l'hyménée,  
 Parmi tant de Beautés qui briguerent son  
 choix,  
 Qui de ses Affranchis mandierent les voix ;  
 Je souhaitai son lit, dans la seule pensée,  
 De vous laisser au trône, où je serois placée.  
 Je stéchiâs mon orgueil, j'allai prier Pallas.  
 Son Maître chaque jour caressé dans mes bras,  
 Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce  
 L'amour, où je voulois amener sa tendresse.  
 Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous  
 deux,  
 Ecartoit Claudius d'un lit incestueux.  
 Il n'osoit épouser la fille de son frère.  
 Le Sénat fut séduit. Une loi moins sévère  
 Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes ge-  
 noux.  
 C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour  
 vous.  
 Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille.

Je vous nommai son gendre, & vous donnai sa  
 fille.

Silanus qui l'aimoit, s'en vit abandonné,

Et marqua de son sang ce jour infortuné.

Ce n'étoit rien encor. Eussiez-vous pu pré-  
 rendre,

Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son  
 gendre?

De ce même Pallas j'implorai le secours,

Claude vous adopta, vaincu par ses discours,

Vous apella Néron, & tu Pouvoir Suprême

Voulur avant le tems vous faire part lui-même.

C'est alors que chacun rapellant le passé,

Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;

Que de Britannicus la disgrâce future,

Des amis de son père excita le murmure.

Mes promesses aux uns éblouirent les yeux,

L'exil me délivra des plus séditieux.

Claude même lassé de ma plainte éternelle.

Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,

Engagé dès longtems à suivre son destin,

Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.

Je fis plus. Je choisis moi-même dans ma  
 fuite,

Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite.

J'eus soin de vous nommer, par un contraire

choix,

Des

Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa  
voix.  
Je fus sourde à la brigade, & crus la Renom-  
mée.  
J'appellai de l'exil, je tirai de l'Armée,  
Et ce même Sénèque, & ce même Burrhus,  
Qui depuis . . . Rome alors estimoit leurs  
vertus.  
De Claude en même tems épuisant les riches-  
ses,  
Ma main sous votre nom répandoit ses lar-  
gesses:  
Les Spectacles, les dons, invincibles apas,  
Vous attiroient les cœurs du Peuple & des Sol-  
dats:  
Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse pré-  
mière,  
Favorisoient en vous Germanicus mon père.  
Cependant Claudius panchoit vers son déclin.  
Ses yeux longtems fermés s'ouvrirent à la fin.  
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,  
Il laissa pour son fils échaper quelque plainte,  
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.  
Ses Gardes, son Palais, son Lit m'éroient sou-  
mis.  
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse,  
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.  
Mes

Mes soins en aparence épargnant ses douleurs,  
De son fils, en mourant, lui cachèrent les  
pleurs.

Il mourut, Mille bruits en courent à ma honte ;  
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;  
Et tandis que Burrhus alloit secrètement,  
De l'Armée en vos mains exiger le serment,  
Que vous marchiez au camp conduit sous mes  
auspices,

Dans Rome les Autels fumoient de sacrifices.  
Par mes ordres trompeurs tout le Peuple ex-  
cité,

Du Prince déjà mort demandoit la santé.  
Enfin des Légions l'entière obéissance,  
Aiant de votre Empire affermi la puissance,  
On vit Claude ; & le Peuple étonné de son  
fort,  
Aprit en même tems votre règne, & sa mort.

C'est le sincère aveu que je voulois vous  
faire.

Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.

Du fruit de tant de soins à-peine jouissant,  
En avez-vous six mois paru reconnoissant ?  
Que lassé d'un respect, qui vous gênoit peut-  
être,

Vous avez affecté de ne me plus connoître.

J'ai

J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,

De l'infidélité vous tracer des leçons.

Ravis d'être vaincus dans leur propre science,

J'ai vu favoriser de votre confiance

Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,

Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.

Et lorsque vos mépris excitant mes murmures,

Je vous ai demandé raison de tant d'injures :

(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)

Par de nouveaux affronts vous m'avez ré-

pondu.

Aujourd'hui je promets Junie à votre frère,

Ils se flatent tous deux du choix de votre mère.

Que faites-vous? Junie enlevée à la Cour,

Devient en une nuit l'objet de votre amour?

Je vois de votre cœur Octavie effacée,

Prête à sortir du lit, où je l'avois placée.

Je vois Pallas banni, votre frère arrêté,

Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté.

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.

Et lorsque convaincu de tant de perfidies,

Vous deviez ne me voir que pour les expier,

C'est vous, qui m'ordonnez de me justifier!

NERON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'Em-

pire.

Et

Et sans vous fatiguer du soin de le redire,  
 Votre bonté, Madame, avec tranquillité,  
 Pouvoit se teposer sur ma fidélité.  
 Aussi-bien ces soupçons, ces plaintes affidues,  
 Ont fait croire à tous ceux qui les ont enten-  
 dues,  
 Que jadis (j'ose ici vous le dire entre nous)  
 Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour  
 vous.  
*Tant d'honneurs, disoient-ils, & tant de désé-*  
*rences,*  
*Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompen-*  
*ses ?*  
*Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?*  
*Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?*  
*N'est-il de son pouvoir que le Dépositaire ?*  
 Non, que si jusques-là j'avois pu vous com-  
 plaire,  
 Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder,  
 Ce pouvoir que vos cris sembloient redeman-  
 der.  
 Mais Rome veut un Maître, & non une Maî-  
 tresse.  
 Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foi-  
 bleffe.  
 Le Sénat chaque jour & le Peuple irrités,  
 De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,  
 Publi-

Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance,  
M'avoit encor laissé sa simple obéissance.

Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux,

Porter en murmurant leurs Aigles devant vous.

Honteux de rabaisser par cet indigne usage

Les Héros, dont encore elles portent l'image.

Toute autre se seroit rendue à leurs discours.

Mais si vous ne réglez, vous - vous plaignez  
toujours.

Avec Britannicus contre moi réunie,

Vous le fortifiez du parti de Junie,

Et la main de Pallas trame tous ces complots.

Et lorsque malgré moi j'assure mon repos,

On vous voit de colére, & de haine animée.

Vous voulez présenter mon rival à l'Armée.

Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

## A GRIPPINE.

Moi le faire Empereur, Ingrat! L'avez-vous  
cru?

Quel seroit mon dessein? Qu'aurois-je pu prétendre?

Quels honneurs dans la Cour, quel rang pourrois-je attendre?

Ah! si sous voutre Empire on ne m'épargne  
pas,  
Si

Si mes Accusateurs observent tous mes pas ;  
 Si de leur Empereur ils poursuivent la mère ,  
 Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangère ?  
 Ils me reprocheroient , non des cris impuif-  
 sants ,  
 Des desseins étouffés aussi-tôt que naissans ;  
 Mais des crimes pour vous commis à votre  
 vue ,  
 Et dont je ne serois que trop-tôt convaincue .  
 Vous ne me trompez point , je vois tous vos  
 détours ,  
 Vous êtes un ingrat , vous le fûtes toujours .  
 Dès vos plus jeunes ans mes soins & mes ten-  
 dresses ,  
 N'ont arraché de vous que de feintes caresses .  
 Rien ne vous a pu vaincre , & votre dureté ,  
 Auroit du dans son cours arrêter ma bonté .  
 Que je suis malheureuse ! Et par quelle infor-  
 tune  
 Faut-il que tous mes soins me rendent impor-  
 tune ?  
 Je n'ai qu'un fils . O Ciel ! qui m'entens au-  
 jourd'hui ,  
 T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour  
 lui ?  
 Remords , craintes , périls , rien ne m'a retenue .  
 J'ai vaincu ses mépris , j'ai détourné ma vue  
 Des

Des malheurs qui dès-lors me furent annon-  
cez.

J'ai fait ce que j'ai pu, vous réglez, c'est assez.  
Avec ma liberté que vous m'avez ravie,  
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie:  
Pourvu que par ma mort tout le Peuple irrité,  
Ne vous ravise pas ce qui m'a tant coûté.

NERON.

Hé bien donc, prononcez! que voulez-vous  
qu'on fasse?

AGRIPPINE.

De mes Accusateurs qu'on punisse l'audace,  
Que de Britannicus on calme le courroux,  
Que Junie à son choix puisse prendre un  
époux:

Qu'ils soient libres tous deux, & que Pallas de-  
meure,

Que vous me permettiez de vous voir à toute  
heure:

Que ce même Burrhus qui nous vient écouter,  
A votre porte enfin n'osé plus m'arrêter.

NERON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnoissance,  
Desormais dans les cœurs grave votre puis-  
sance:

Et je bénis déjà cette heureuse froideur,  
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.

F

Quoi

Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie,  
Avec Britannicus je me réconcilie :

Et quant à cet amour qui nous a séparés,  
Je vous fais notre arbitre, & vous nous ju-  
gerez.

Allez donc, & portez cette joye à mon frère.  
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

### SCENE III.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, Seigneur, & ces embrasse-  
ments,  
Vont offrir à mes yeux de spectacles char-  
mans!

Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,  
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,  
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NERON.

Je ne vous flate point : je me plaignois de  
vous,  
Burrhus, je vous ai cru tous deux d'intelli-  
gence :

Mais son inimitié vous rend ma confiance.  
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.

J'em-

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étroufer.

BURRHUS.

Quoi Seigneur!

NERON.

C'en est trop. Il faut que sa ruïne,  
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.

Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi,

Elle m'a fatigué de ce nom ennemi.

Et je ne prétens pas que sa coupable audace,

Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NERON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NERON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non! quoi que vous disiez, cet horrible des-

sein

Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre

sein.

NERON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô Ciel! puis-je l'apprendre?

F 2

Vous-

Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre?

Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?

Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?  
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NERON.

Quoi toujours enchaîné de ma gloire passée,  
J'aurai devant les yeux je ne sai quel amour,  
Que le hazard nous donne & nous ôte en un jour!

Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,  
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaître?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits,  
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?

C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.  
Vertueux jusqu'ici vous pouvez toujours l'être.  
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.  
Vous n'avez qu'à marcher de vertu en vertu.  
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,  
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,

Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,  
Et

Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.  
 Britannicus mourant excitera le zèle  
 De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.  
 Ces Vengeurs trouveront de nouveaux Défenseurs,  
 Qui même après leur mort auront des successeurs.  
 Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.  
 Craint de tout l'Univers, il vous faudra tout craindre:  
 Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,  
 Et pour vos Ennemis compter tous vos Sujets.  
 Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience,  
 Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?  
 Songez-vous au bonheur qui les a signalés?  
 Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulés?  
 Quel plaisir de penser & de dire en vous-même,  
*Par tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime:*  
*On ne voit plus le Peuple à mon nom s'allarmer,*  
*Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer:*  
*Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,*  
*Je vois voler par tout les cœurs à mon passage!*  
 F 3 Tels

Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!

Le sang le plus abject vous étoit précieux.  
Un jour, il m'en souvient, le Sénat équitable  
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un Coupable.

Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité,  
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté:  
Et plaignant les malheurs attachés à l'Empire,  
*Je voudrois, disiez-vous ne savoir pas écrire.*  
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur

Ma mort m'épargnera la vue & la douleur.  
On ne me verra point survivre à votre gloire,  
Si vous allez commettre une action si noire.  
Me voila prêt, \* Seigneur, avant que de partir,

Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir!  
Apellez les cruels qui vous l'ont inspirée,  
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée!  
Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur,

Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.  
Ne perdez point de tems, nommez-moi les perfides,  
Qui vous osent donner ces conseils parricides!  
Apel-

\* *Il se jette à genoux.*

Appelez votre frère, oubliez dans ses bras . . .

NERON.

Ah! Que demandez-vous?

BURRHUS.

Non! il ne vous hait pas.

Seigneur, on le trahit, je sai son innocence.

Je vous répons pour lui de son obéissance.

J'y cours. Je vai presser un entretien si doux.

NERON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec  
vous.

## SCÈNE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si  
juste.

Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste

A redoublé pour moi ses soins officieux,

Elle a fait expirer un Esclave à mes yeux.

Et le fer est moins prompt pour trancher une  
vie,

Que le nouveau poison que sa main me confie.

NERON.

Narcisse, c'est assez, je reconnois ce soin,

F 4

Et

Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus votre haine affoiblie,  
Me défend . . .

NERON.

Oui, Narcisse! on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,  
Seigneur! Mais il s'est vu tantôt emprison-  
ner.

Cette offense en son cœur fera longtems nou-  
velle,

Il n'est point de secrets que le tems ne révèle.

Il saura que ma main lui devoit présenter,  
Un poison que votre ordre avoit fait aprêter,  
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!  
Mais peut-être il sera ce que vous n'osez faire.

NERON.

On répond de son cœur, & je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?

Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NERON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit,  
Narcisse,

Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NAR-

## NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis.  
Elle a repris sur vous son souverain empire.

## NERON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous  
dire?

## NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

## NERON.

De quoi?

## NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment:  
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux fu-  
neste,

On verroit succéder un silence modeste:

Que vous-même à la paix souscriviez le pré-  
mier.

Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

## NERON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je  
fasse?

Je n'ai que trop de pente à punir son audace,

Et si je m'en croyois, ce triomphe indiscret

Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.

Mais de tout l'Univers quel sera le langage?

Sur les pas des Tirans veux-tu que je m'en-

gage,

Et

Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur,  
 Me laisse pour tous noms celui d'empoison-  
 neur?  
 Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

## NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour  
 guides?

Avez-vous prétendu qu'ils se tairoient tou-  
 jours?

Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?

De vos propres desirs perdrez-vous la mé-  
 moire?

Et ferez-vous le seul que vous n'oserez croire?

Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas  
 connus.

Non, non! dans leurs discours ils sont plus re-  
 tenus.

Tant de précaution affoiblit votre règne.

Ils croiront en effet mériter qu'on les craigne.

Au joug depuis longtems ils se sont façonnés.

Ils adorent la main qui les tient enchaînés.

Vous les verrez toujours ardens à vous com-  
 plaître.

Leur prompt servitude a fatigué Tibère.

Moi-même revêtu d'un pouvoir emprunté,

Que je reçus de Claude avec la liberté,

J'ai

J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,  
Tenté leur patience, & ne l'ai point lassée.  
D'un empoisonnement vous craignez la noir-  
ceur ?

Faites périr le frère, abandonnez la sœur.  
Rome sur ses Autels prodiguant les victimes,  
Fussent-ils innocens, leur trouvera des cri-  
mes.

Vous verrez mettre au rang des jours infor-  
tunés,

Ceux où jadis la sœur & le frère sont nés.

NERON.

Narcisse encore un coup, je ne puis l'entre-  
prendre.

J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.  
Je ne veux point encor, en lui manquant de foi,  
Donner à sa vertu des armes contre moi.  
J'oppose à ses raisons un courage inutile.  
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il  
dit.

Son adroite vertu-ménage son crédit.  
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.  
Ils verroient par ce coup leur puissance abaif-  
sée :

Vous seriez libre alors, Seigneur, & devant vous  
Ces

Ces Maîtres orgueilleux fléchiroient comme  
 nous.  
 Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent  
 dire ?

Néron, s'ils en font crus, n'est point né pour  
 l'Empire.

*Il ne dit, il ne fait, que ce qu'on lui prescrit.*

*Burrbus conduit son cœur, Senèque son esprit.*

*Pour toute ambition, pour vertu singulière,*

*Il excelle à conduire un char dans la carrière ;*

*A disputer des prix indignes de ses mains ;*

*A se donner lui-même en spectacle aux Romains ;*

*A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,*

*A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre :*

*Tandis que des Soldats, de momens en momens,*

*Vont arracher pour lui les applaudissemens.*

Ah ! ne voulez vous pas les forcer à se taire ?

NERON.

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous de-  
 vons faire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE

## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## BRITANNICUS, JUNIE.

## BRITANNICUS.

Où, Madame, Néron (qui l'auroit pu penser!)

Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.

Il y fait de sa Cour inviter la jeunesse.

Il veut que d'un Festin la pompe & l'allégresse,

Confirment à leurs yeux la foi de nos sermens,

Et rechauffent l'ardeur de nos embrassemens.

Il éteint cet amour source de tant de haine,

Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.

Pour moi, quoique banni du rang de mes ajeux,

Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,

Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,

Il semble me céder la gloire de vous plaire :

Mon cœur . je l'avoûrai , lui pardonne en secret,

Et

Et lui laisse le reste avec moins de regret.

Quoi! je ne ferai plus séparé de vos char-  
mes!

Quoi! même en ce moment je puis voir sans  
alarmes

Ces yeux, que n'ont émus ni soupirs, ni ter-  
reur,

Qui m'ont sacrifié l'Empire & l'Empereur!

Ah Madame! Mais quoi? Quelle nouvelle  
crainte

Tient parmi mes transports votre joye en con-  
trainte?

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tri-  
stes yeux,

Avec de long regards se tournent vers les  
Cieux?

Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même.

Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Hélas! si je vous aime?

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JU-

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité?

BRITANNICUS.

Quoi! vous le soupçonnez d'une haine cou-  
verte?

JUNIE.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte.

Il me fuit, il vous cherche. Un si grand chan-  
gementPeut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un mo-  
ment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrip-  
pine.

Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.

Grace aux préventions de son esprit jaloux,

Nos plus grands ennemis ont combattu pour  
nous.Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait pa-  
raître.Je m'en fie à Burrhus. J'en crois même son  
Maître.Je crois qu'à mon exemple, impuissant à tra-  
hir,

Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre.  
Sur

Sur des pas différens vous marchez l'un &  
l'autre.  
Je ne connois Néron & la Cour que d'un  
jour.  
Mais, si je l'ose dire, hélas ! dans cette Cour,  
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on  
pense !  
Que la bouche & le cœur sont peu d'intelli-  
gence !  
Avec combien de joye on y trahit sa foi !  
Quel séjour étranger & pour vous & pour  
moi !

## BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,  
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans  
crainte ?  
Non, non ! il n'ira point, par un lâche atten-  
tat,  
Soulever contre lui le Peuple & le Sénat.  
Que dis - je ! il reconnoit sa dernière injustice.  
Ses remords ont paru même aux yeux de Nar-  
cisse.  
Ah ! s'il vous avoit dit, ma Princesse, à quel  
point . . .

## JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il  
point ?  
BRI-

## BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en  
désie?

## JUNIE.

Et que sai-je? Il y va, Seigneur, de votre vie.  
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit  
séduit.

Je crains Néron. Je crains le malheur qui me  
s'approche.

D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,  
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.

Hélas! si cette paix, dont vous-vous repaïssez,  
Couvroit contre vos jours quelques pièges  
dressez!

Si Néron irrité de notre intelligence,  
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance!

S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois!  
Et si je vous parlois pour la dernière fois!

Ah Prince!

## BRITANNICUS.

Vous pleurez? Ah ma chère Princesse!

Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse?  
Quoi Madame! en un jour où, plein de sa  
grandeur,

Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur:  
Dans des lieux où chacun me fuit & le révere,  
Aux pompes de sa Cour préférer ma misère!

G

Quoi!

Quoi! dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux,  
 Refuser un Empire, & pleurer à mes yeux!  
 Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes,  
 Mon rerour va bientôt dissiper vos allarmes.  
 Je me rendrois suspect par un plus long se-  
 jour.

Adieu, je vai le cœur tout plein de mon amour,  
 Au milieu des transports d'une aveugle Jeur-  
 nesse,  
 Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.  
 Adieu.

JUNIE.

Prince . . .

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du-moins attendez qu'on vous vienne ar-  
 vertir.

SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS,  
 JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous? Partez en dilige-  
 gence,  
 Né-

Néron impatient se plaint de votre absence.  
 La joye & le plaisir de tous les Conviez,  
 Attend pour éclater que vous-vous embrassiez.  
 Ne faites point languir une si juste envie,  
 Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

## BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, & d'un esprit content,  
 Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous at-  
 tend.

Dès-que je le pourrai je viens sur vos traces,  
 Madame, & de vos soins j'irai vous rendre gra-  
 ces.

## SCÈNE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

**M**adame, ou je me trompe, ou durant vos  
 adieux,  
 Quelques pleurs répandus ont obscurci vos  
 yeux,  
 Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?  
 Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ou-  
 vrage?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a courés,

G 2

Ai-



Sa confiance auguste a mis entre mes mains,  
Des secrets d'où dépend le destin des Hu-  
mains.

Non, il le faut ici confesser à sa gloire,  
Son cœur n'enferme point une malice noire :  
Et nos seuls ennemis altérant sa bonté,  
Abusoient contre nous de sa facilité.

Mains enfin, à son tour, leur puissance dé-  
cline.

Rome encore une fois va connoître Agrip-  
pine.

Déjà de ma faveur on adore le bruit.  
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit.  
Passons chez Octavie, & donnons-lui le reste,  
D'un jour autant heureux que je l'ai cru fu-  
neste.

Mais qu'est-ce que j'entens ? Quel tumulte  
confus ?

Que peut-on faire ?

JUNIE.

O Ciel ! sauvez Britannicus.



G 3

SCE-

## SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

**B**urrhus, où courez-vous? Arrêtez! Que  
veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah mon Prince!

AGRIPPINE.

Il expire!

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,  
Madame!

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport.  
Je vai le secourir, si je puis, ou le suivre.

## SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

**Q**uel attentat, Burrhus!

BURR-

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre.

Madame, il faut quitter la Cour &amp; l'Empereur!

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu  
d'horreur?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.

A-peine l'Empereur a vu venir son frère,

Il se lève, il l'embrasse, on se tait, &amp; soudain

César prend le premier une coupe à la main.

*Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,**Ma main de cette coupe épanche les prémices,*

Dit-il, Dieux! que j'appelle à cette effusion,

*Venez favoriser notre réunion!*

Par les mêmes sermens Britannicus se lie.

La coupe dans ses mains par Narcisse est rem-  
plie.

Mais ses lèvres à-peine en ont touché les bords.

Le fer ne produit point de si puissans efforts.

Madame, la lumière à ses yeux est ravie,

Il tombe sur son lit sans chaleur &amp; sans vie.

Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.

La moitié s'épouvante, &amp; sort avec des cris.

Mais ceux qui de la Cour ont un plus long

usage,

Sur les yeux de César composent leur visage.

Cependant sur son lit il demeure panché,  
 D'aucun étonnement il ne paroît touchée.  
*Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,*  
*A souvent sans péril attaqué son enfance.*  
 Narcisse veut envain affecter quelque ennui,  
 Et sa perfide joye éclate malgré lui.  
 Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse,  
 D'une odieuse Cour j'ai traversé la presse :  
 Et j'allois accablé de cet assassinat,  
 Pleurer Britannicus, César & tout l'Etat.

*AGRIPPINE.*  
 Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

## SCENE VI.

*AGRIPPINE, NERON, BURRUS,*  
*NARCISSE.*

*NERON, voyant Agrippine.*

**D**ieux!  
*AGRIPPINE.*  
 Arrêtez, Néron! J'ai deux mots à vous dire.  
 Britannicus est mort! Je reconnois les coups!  
 Je connois l'assassin!

NE-

NERON.

Et qui Madame?

AGRIPPINE.

Vous!

NERON.

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.

Il n'est point de malheurs dont je ne sois coupable.

Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,  
 Ma main de Claude même aura tranché les jours.

Son fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre.

Mais des coups du Destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné!  
 Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné!

NERON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, Seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?

Britannicus, Madame, eut des desseins secrets,  
 Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.

Il aspireroit plus loin qu'à l'hymen de Junie.

G 5

De

De vos propres bontés il vous auroit punie.  
Il vous trompoit vous-même, & son cœur of-  
fensé

Préendoit tôt ou tard rapeller le passé.

Soit donc que malgré vous le sort vous ait

Soit qu'instruit des complots qui menaçoient  
sa vie,

Sut ma fidélité César s'en soit remis,  
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls enne-

Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus fi-  
nistres.

Mais vous . . .

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron: avec de tels Ministres,  
Par des faits glorieux tu te vas signaler.

Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.

Ta main a commencé par le sang de ton frère.  
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta

Dans le fond de ton cœur, je sai que tu me

Tu voudras t'affranchir du joug de mes bien-

Mais je veux que ma mort te soit même inutile.

Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquile.  
Rome,

Rome, ce Ciel, ce jour, que tu reçus de moi,  
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant  
Toi,

Tes remords te suivront comme autant de  
furies,

Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.

Ta fureur s'irritant foi-même dans son cours,  
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes  
jours,

Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,

Ajouterà ta perte à tant d'autres victimes:

Qu'après t'être couvert de leur sang & du mien,

Tu te verras forcé de répandre le tien,

Et ton nom paroîtra dans la race future,

Aux plus cruels Tirans une cruelle injure.

Voilà ce que mon cœur se présage de toi.

Adieu, tu peux sortir.

NERON.

Narcisse, suivez-moi.

## SCÈNE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

AH Ciel! de mes soupçons quelle étoit l'in-  
justice!

Je

Je condamnois Burrhus, pour écouter Narcisse  
 Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux,  
 Néron en me quittant m'a laissés pour adieux?  
 C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'ar-

rière.  
 Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma

tête.  
 Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah Madame! pour moi j'ai vécu trop d'un  
 jour.

Plût au Ciel que sa main, heureusement cruelle,  
 Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!

Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste atten-

tat,  
 Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!

Son crime seul n'est pas ce qui me désespère.

Sa jalousie a pu l'armer contre son frère.

Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma  
 douleur,

Néron l'a vu mourir, sans changer de couleur.

Ses yeux indifférens ont déjà la constance,

D'un Tiran dans le crime endurci dès l'en-  
 fance.

Qu'il achève, Madame, & qu'il fasse périr

Un Ministre importun qui ne le peut souf-  
 frir.

Hé-

Hélas! loin de vouloir éviter sa colére,  
La plus soudaine mort me fera la plus chére.

## SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

AH Madame! ah Seigneur! Courez vers  
l'Empereur!

Venez sauver César de sa propre fureur!

Il se voit pour jamais séparé de Junie!

AGRIPPINE.

Quoi! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,

Madame sans mourir elle est morte pour lui.

Vous savez de ces lieux comme elle s'est ra-  
vie,

Elle a feint de passer chez la triste Octavie.

Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,

Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.

Des portes du Palais elle sort éperdue.

D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue:

Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses  
piés,

Que de ses bras pressans elle tenoit liés.

Prince,

Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,

Protège en ce moment le reste de ta race!

Rome dans ton Palais vient de voir immoler,

Le seul de tes neveux, qui te pût ressembler.

On veut après sa mort que je lui sois parjure.

Mais pour lui conserver une foi toujours pure,

Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels,

Dont ta vertu t'a fait partager les autels!

Le Peuple cependant, que ce spectacle étonne,

Vole de toutes parts, se presse, l'environne;

S'attendrit à ses pleurs, & plaignant son ennui,

D'une commune voix la prend sous son appui.

Ils la menent au Temple, où depuis tant d'années,

Au culte des autels nos Vierges destinées,

Gardent fidèlement le dépôt précieux,

Du feu toujours ardent qui brule pour nos Dieux,

César les voit partir sans oser les distraire.

Narcisse plus hardi s'empresse pour lui plaire.

Il vole vers Junie, & sans s'épouvanter,

D'une profane main commence à l'arrêter.

De mille coups mortels son audace est punie.

Son infidèle sang rejaillit sur Junie.

César de tant d'objets en même tems frappé,

Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.

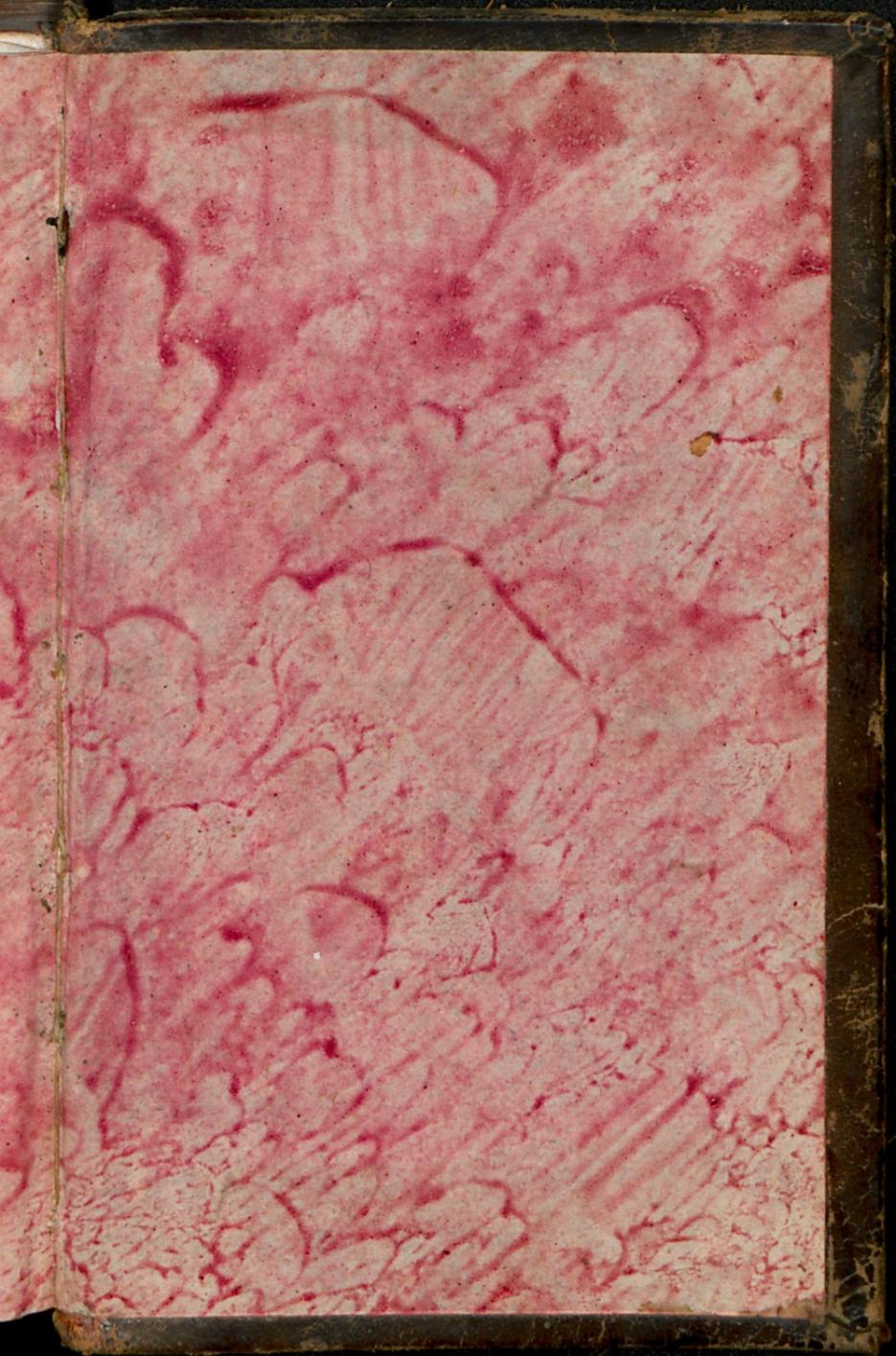


Je rentre. Chacun fait son silence franchement.  
 Le seul nom de Janie échappe de sa bouche.  
 Il marche sans dessein, ses yeux tout effarés.  
 N'ose lever au Ciel leurs regards égarés.  
 Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude,  
 Vient de son dessein agir l'individue.  
 Si vous l'abandonnez plus longtemps sans le  
 Que la douleur vient à briser sur ses jours.  
 Ce terns presse. Courez. Il ne faut de l'air  
 Et se perdrait, Madame, tout ce que l'on a.  
 Mais, Barbus, allons voir jusqu'où vont les  
 Voyons quel changement produira les es-

BURRHUS

Plus aux Dieux que ce soit le dévot de ses cri-  
 Et si vous voulez, je suis prêt à vous  
 Et si vous voulez, je suis prêt à vous  
 Et si vous voulez, je suis prêt à vous







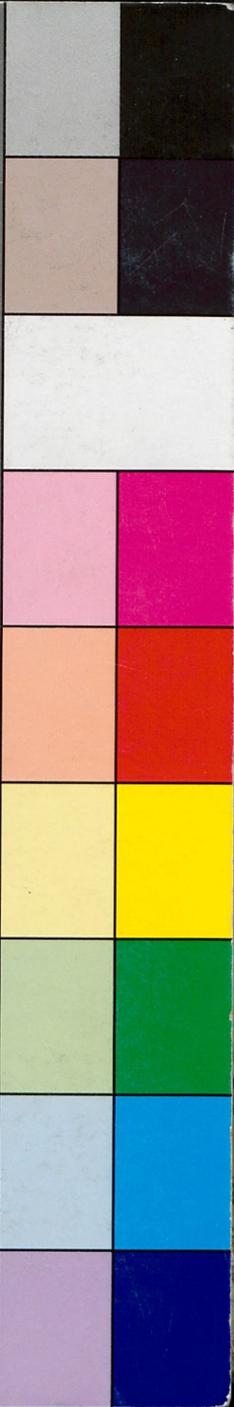


Inches  
Centimetres

B.I.G.

Farbkarte #13

Black  
3/Color  
White  
Magenta  
Red  
Yellow  
Green  
Cyan  
Blue



BRITANNICUS,  
TRAGEDIE.  
EN CINQ ACTES  
PAR MONSIEUR DE RACINE.



VIIENNE EN AUTRICHE,  
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,  
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale,  
& Royale.

MDCC LII.